

LES HORSES - S E R I E

Notre nouveau état de conscience plus à voir avec la tradition orale par exemple, ou les circonstances publiques d'autrefois, qu'avec les arts et les institutions dont nous pourrions dire qu'ils sont l'usage par désaffection de leur nécessité. Ils traversent d'eux nous pourrions le constater, sans doute, avec un monde ancien qui s'avère beaucoup plus proche de nous. Néanmoins un peu d'habitude nous nous sommes perchés sur de vieux textes, de vieilles images plus riches, nous nous sommes dévotement dévoués aux rites.

Notre représentation ne veut plus entendre parler du spectacle et de ses arts. Nous avons notre scène à nous sans leur médiation. C'est directement, au travers de notre optique, dans notre regard, que nous pouvons l'apparaître, aux yeux duquel littérature, théâtre et leurs dernières dégradations ressemblent à des archaïsmes, de vieilles machineries compliquées et tombées en désuétude.

Ailleurs rien de neuf (comme toute la modernité) là-dedans; la représentation que nous avons connue, comme l'état, la société dans son ensemble, n'aurait été, et sont encore, des simulations ayant pris la place de leurs équivalents réels, dont l'échec immédiat, dès leur lancement, a nécessité la mise en place de ces factices mimétiques copiant leurs fonctions. Nous-mêmes ne collaborons qu'à ces prestiges, ces mensonges; sauf... que nous les exprimons en tant que tels, autant pour le charme de leurs fictions que pour ce qu'elles nous enseignent.

Maintenant dans ce dispositif que fut la représentation de la représentation, c'est

la pensée qui a expérimenté son ascension vers sa souveraineté. Cette mise en scène de nos affects, de nos intuitions, le dégoût de nos aventures à même notre quotidien, en comparaison desquelles les "histoires" que nous proposent les autres lumières sont pâles et rabâchées, réduites à des accessoires d'arrière-plan alors qu'auparavant c'était nous qui leur servions de décor nous ne pouvons guère la vivre, encore, qu'en tant que "film" ou "roman"; nous ne savons pas nous appuyer sur d'autres modèles.

Nous touchons pourtant à un point limite entre imaginaire et mise en images. Nous figurer vraiment nos vies immédiates dans le cadre d'un montage technique de reproduction nous semble à la fois merveilleux et impossible: personne ne veut contempler son existence comme un rêve, ni faire de son rêve une existence. Néanmoins l'un et l'autre coïncident extraordinairement en une unité qui ne se laisse plus scinder, une fois connue. Le rêve déçoit sans doute, et l'existence échappe.

Libérés tout nus tout crus à un autre réel, moins éloquent que les écrans, mais moins sinistres que le verisme de nos psychodrames, confrontés à un exercice de la représentation auquel nous ne sommes pas accoutumés, nous ne



voyons tout d'abord rien. Il faut que la vision s'accoutume; or habitude, accoutumance, c'est juste ce dont il faut se déshabituier!

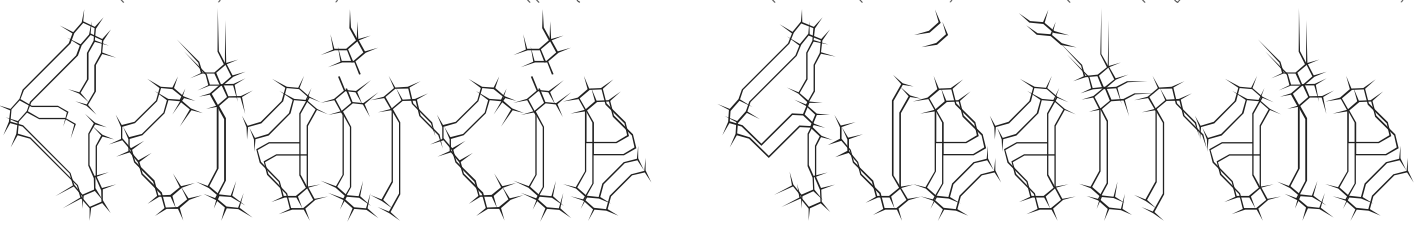
Le quatrième fut cette intuition d'un monde à la fois déshé- tralisé et surhétralisé où la scène s'était décalée dans la vie. Autour de nous la vie prend directement le "rendu" que seuls les arts auparavant

permettaient d'apercevoir par leur intermédiaire. Nous voyons maintenant sans eux, nous traversons le quatrième de notre vécu comme autant de per- sonnages et nous sommes libres d'y voir la production d'une folie ou l'exécution d'une planification inéluctable et réglée, machiavé- lique, fatidique ou erratique, selon nos humeurs. Ce sont nos jours qui nous propulsent dans telle ou telle situation de notre quatrième particulier, sur un mode encore déconcertant: nous sommes trop priés à voir les choses en tant que vraies ou fausses, sous la lumière d'un critère qui était faux, et qui faisait d'elles des dé- vorantes énigmes. Les choses se résolvent plus tranquillement pour

certaines, pendant que d'autres se noient dans leurs plus altières contrefaçons; ainsi produisons-nous d'étranges constructions pour les uns, des architectures claires pour d'autres. Il est vrai que nous sommes entre deux êres et que nos objets quatrièmes sont trompeurs, chargés d'artifice comme jamais art ne le fut à ce point. Nous bégayons du privi- lège de pouvoir animer de telles fantaisies. Le quatrième que nous avons lancé sur une hasardeuse prémonition, est donc une période

de transition de la représenta- tion, entre image de la technique et image du regard débarrassés de la première, se produisant el- le-même, nous le répétons, sans la médiation des moyens arti- sanaux ou mécaniques (la même chose, techno-logie). Les arts nous ont appris à voir, comme des bécotilles peuvent rendre à la marche. Nous pouvons main- tenant aller sans eux, si nous l'osons, avec toujours, d'ailleurs, leur inoubliable apprentissage à l'esprit. Nous voyons. Entendons. Le son nous parvient dans l'ex- périence passée de la musique, les couleurs et les formes dans le souvenir de la peinture, de la sculpture, mais ne sont plus.

Les arts n'ont plus rien à nous apprendre dans leur principe. Ils ne peuvent plus rien faire venir d'autre que ce qu'ils condui- sient jusqu'à nous; il faut aller sans attendre d'eux de nouveaux appuis. Que restera-t-il de leurs prestiges autour de nous? Tout ce qui restera utile à nos vies quoti- diennes; architecture, décoration d'intérieur, arts du déguisement et de la fête. Le reste, nous y pourvoirons sans espérer qu'un conte de fées de plus, la fête plongée dans une boîte lumineuse,



nous égarer dans le monde de vivre. Il ne fera qu'en ôter le plaisir à ceux qui se contentent de ce destin de la vie par procuration à contempler les étoiles qu'il ne sont pas.

Sur les vivants, seuls leur propre existence représente la réel dans toute sa dimension de rêve réel ou de réalité rêvée, ces deux aspects se confondant superbement.

Il ne s'agit plus, comme à la naissance du malheur, de déplorer l'illusion que sont nos vies, mais de les tenir pour leur richesse et de leur en faire rendre toute les stupéfiantes possibilités.

Les temps de passage ou nous aurons vécu (car que savons-nous de ce à quoi une situation nous a initié) se représentent pour nous sous le signe de Giga. Un signe qui ne dit

rien, qui nous place dans l'ombre d'un grand événement qui nous dévance. Nous sommes aveugles, comme toujours dans ce monde de cas, à ce qui nous précède et nous conduit.



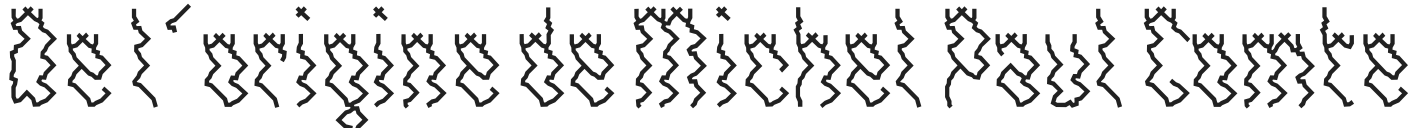
Il y a eu guerre ou ordinaire, nature ou aux fruits, voilà l'individu en mode ordinaire ou extraordinaire. En un temps ou tout doit trouver à s'expliquer simplement, nous montrons au créneau.

Le spectateur ordinaire réussit, de façon habituelle, c'est-à-dire patiemment. Il n'est aucun essai, il est un ratage du genre normal. Le genre expérimental en tant que tentative de quel-

que chose, lui, échoue. Mais cet échec renseigne, apprend. Il y a eu projet, lancement hasardeux, résultat observable. Ce type extraordinaire est la partie la plus utile chez les hommes.

Il faut ajouter qu'être l'un ou l'autre ne relève pas de la volonté personnelle. Pas donc de raison de se tortiller pour être quelque chose d'extraordinaire si l'on est ordinaire et destiné à rien du tout. Pas non

plus de motif de s'accommoder, s'abaïsser, se normaliser pour rentrer dans le rang du commun si l'on a la tête d'un trempe tout autre. Il faut se reconnaître et encore n'est-ce pas si facile.



Répondre à Michel Comte? Mais d'où? Et comment? Le plus simple est d'ignorer, de le laisser déli- rer dans son coin. M'empêche, à ne plus couper les mains à des gens pareils, à ne plus les tenir sous clé sans style ni papier, ne court-on pas le risque que quelques cinq de du même acabit ne s'en inspire, que cela fasse traîner de répondre? Mais la réponse (la seule) est bien

trop mouillée pour ça. Il n'y a rien à craindre avec Michel Comte. Et puis, une fois bien mort, on en fera une grande légende française de plus. Il n'y aura plus qu'à laisser quelques journalistes faire du papier-collé avec de précé- dentes grandes légendes pour alimenter l'usine à effets de manche! Il rigolera moins, Michel Comte, quand on se fera des cuillères en or sur ses abattis!

La vérité Michel Comte est le premier responsable du peu de cas qui fut fait de lui de son vivant. " Je plaide coupable, dit-il. Je suis crétin, incohérent, débile, potache. Au lieu d'y remédier, bien inutile- ment puisque l'on ne change pas de nature comme ça, j'en ai fait un principe, toute ma force. Ma connerie c'est mon intelligence. J'ai déboursé les élites savan- tes avec cela, qui ont ri de moi et de mes efforts, et j'ai fait rire les idiots qui se croient plus malins que tout le monde. J'ai aussi fait rire les gens simples avec mes blagues. Au final j'ai fait rire tout le monde, mis à part ceux que j'ai scandalisés par mes insolences et ma gros- sièreté, qui ont le grand tort de n'être pas signées Flaubert ou Stendhal. N'est pas ces grands

auteurs qui veut; d'ailleurs, à part eux-mêmes, on ne voit pas très bien qui pourrait l'être! Quant à rentrer dans leurs chaussures, qui y tiendra? Bref c'est l'humour, l'amusement, la curiosité toute bête qui en fin de compte font mon succès. Un m'écoute pour se divertir, sans croire un mot de mes âneries, mais enfin, on m'écoute. Puis on en prend l'habitude et petit à petit, ce que je dis n'a pas l'air si bête; au final on ne peut plus m'oublier et on ne jure que par moi. Mais le temps que l'âne ait fait tout ce chemin, je serai loin! "

inutile pour le continuateur et ses adorateurs.

Il faudra, du même monde par- tagé, être un autre. Et puis pas n'importe quel autre, mais l'autre que l'on est. Venant de la même origine que Comte et tant d'autres, mais différents sans plus se heurter à un uni- vers qui repousse les choses qui se distinguent.



Il y a deux sortes de déjà servis; ceux qui ont déjà servi et qui ne peuvent plus servir. Puis il y a ceux qui ont déjà été servis, et qui ne reverront pas passer un

deuxième service. Dans l'en- semble tout le monde a, ou est, déjà servi. Il ne faut plus rien attendre de ce côté-là. C'est une grande liberté qui s'annonce.

Et d'où vient-il, ce Michel Comte? De beaucoup plus loin que l'on ne croit et qu'il ait jamais pu le savoir. Cet- te généalogie d'ailleurs connaît un tournant essentiel avec l'ir- ruption du Dasein et l'éclat du sujet. Tournant d'autant plus ca- pital qu'il préfigure toutes sor- tes de tournants... En attendant il ne s'agit plus d'espérer que de nouveaux prescripteurs four- nissent à l'économie une nouvelle pâte. Ni lettrisme, ni situ, ni Giga, ni lassitude n'eurent ce profil. Le miracle commercial surréel a trouvé sa grande faire terminale quand art et article ont coincidé. Désormais l'esthé- tique n'est plus un laboratoire de prototype pour le magasin.

Is à part les cailloux, les pierres qu'une race d'homme, la dernière race, les sans-race, vont deve- nir, avec chacun leur forme et leur couleur qui ne les différen- cieraient plus qu'indifféremment, les autres hommes, les uniques, sourdant à leur manière, en leur temps, comme ils l'ont toujours fait, mais dans un monde qui ne leur attribuera plus le même statut! D'où vient-il, Michel Comte, et toutes les têtes forti- les en rebondissements, organis- mes vivants, répondants? Il est moins utile de le savoir que de les reconnaître et leur laisser le soin de préserver les hommes, la garde du lien qui nous unit au divin. C'est sage.



LE QUÊTE

vous remercie de votre visite et vous dit à bientôt

LE QUÊTE
le quête est une
publication des pres-
ses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2016 — VI

